

Fils déchus ou frères dans la défaite? Le Patriote de 1837-1838 à l'heure de la décolonisation

Declined sons or defeated brothers? The Patriot of 1837-38 at the time of decolonization

Marilyn Randall

Volume 2, numéro 1, 1999

Relire la révolution tranquille

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000089ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000089ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Randall, M. (1999). Fils déchus ou frères dans la défaite? Le Patriote de 1837-1838 à l'heure de la décolonisation. *Globe*, 2(1), 9–33.
<https://doi.org/10.7202/1000089ar>

Résumé de l'article

Nous proposons que la Rébellion de 1837-38 et les multiples figures du Patriote que en ressortent jouent le rôle de mythe fondateur dans la formation identitaire du peuple québécois. La Révolution tranquille constitue l'une des périodes les plus fertiles en ce qui concerne la récupération de cette figure et son déploiement au service de la définition de la nation conçue comme étant en marche vers l'indépendance. À travers une analyse du discours indépendantiste et révolutionnaire de cette décennie, nous décelons trois figures du Patriote, toutes trois d'origine populaire : le héros vaincu, le Patriote-victime, et le Patriote-malgré-lui. Nous soulignerons les divers rapports de filiation/fraternité entre les actants de 1837-38 et de 1960-70 qui sous-tendent ces trois figures, afin de découvrir comment le rappel du Patriote de 1837-38 organise la pensée révolutionnaire des années 60 et, selon certains, en surdétermine l'issue.

Fils déchus ou frères dans la défaite ? Le Patriote de 1837-1838 à l'heure de la décolonisation

Marilyn Randall

Université de Western Ontario (Canada)

Si la Rébellion de 1837-38 représente un moment clé dans l'histoire du Québec, la figure du Patriote qui en ressort n'en est pas moins un de ces mythes fondateurs qui structurent l'imaginaire culturel et identitaire de tout un peuple, que celui-ci se conçoive à la recherche d'un passé héroïque révolu, ou bien à la quête d'un nouvel avenir révolutionnaire. Attribuer ainsi à la figure du Patriote le statut de mythe identitaire fondateur revient à y lire une éloquence symbolique qui justifie le fait de la situer à l'origine et au centre de notre problématique. Celle-ci entreprend de tracer l'évolution de l'imaginaire culturel de la société québécoise à travers celle de cette seule figure, de ses transformations et de sa trajectoire discursive¹. Tantôt refoulée, tantôt renaissante à la gloire, pour les uns image de la trahison et de la défaite, pour les autres celle du héros mythique, la figure du Patriote, à travers ses multiples manifestations, s'inscrit au sein d'un réseau de configurations historiques prêtes à être mobilisées en faveur d'une représentation symbolique du peuple ou de la nation. Si nous assistons actuellement à une renaissance d'intérêt pour le Patriote et la Rébellion tant sur le plan populaire que sur celui de la recherche historique, phénomène qui mériterait sa propre étude,

¹ Cette recherche s'inscrit dans le cadre d'un projet sur «La figure du Patriote 1837-1970», subventionné par une bourse du Conseil de recherches en sciences sociales et humaines du Canada. Je remercie à ce titre les étudiants membres du groupe de recherche, et surtout mon collaborateur Daniel Vaillancourt, premièrement pour sa contribution à l'évolution de ce texte, et deuxièmement pour son précieux travail de lecture et de commentaire.

force est de constater que cet enthousiasme ne constitue qu'un moment dans une histoire déjà longue de 160 ans². Et dans cette histoire, ce sont les années soixante, culminant dans la Crise d'octobre, qui en constituent l'une des périodes les plus fertiles. La récupération et la transformation du Patriote dans le discours indépendantiste pendant la Révolution tranquille contribuent, premièrement, à un chapitre important à l'élaboration historiographique de la figure, dans la mesure où ce discours en propose une version toute particulière, moulée à son époque et à ses usages; deuxièmement, son analyse dévoile les contours mêmes de la pensée révolutionnaire de l'époque, ainsi que de la vision du peuple québécois qui sera proposée par les intellectuels et les révolutionnaires, fomenteurs de la Révolution.

Bien avant la récupération de l'image visuelle du Patriote par les felquistes au moment de la Crise d'octobre — on la voit se faufiler en arrière-fond du Manifeste lors de sa lecture télévisée — le révolutionnaire indépendantiste, qu'il soit terroriste ou constitutionnaliste, revendique explicitement la Rébellion et le Patriote et en réclame une parenté directe. Nous proposons que l'histoire de la Rébellion de 1837 se situe à l'origine même de la pensée révolutionnaire telle qu'elle se développe pendant les années 60. Le Patriote se verra alors déterré du passé et projeté vers l'avenir,

² L'étude de la période contemporaine constitue un autre volet du projet qui ne sera pas abordé ici. Il s'avère pourtant pertinent de mentionner, parmi les réalisations récentes, le film de Michel Brault, *Quand je serai parti...vous vivrez encore* (1999), ainsi que, bien sûr, le projet proposé par Pierre Falardeau, et dont le scénario *15 février 1839* existe depuis longtemps (Montréal, Stanké, 1996). Une liste partielle des parutions récentes indiquera l'envergure de l'intérêt que l'on porte actuellement à la Rébellion : Julie Papineau, *Une femme patriote. Correspondance 1823-1862*, éd. Renée Blanchet, Sillery, Septentrion, 1997; *Le Roman de Julie Papineau* par Micheline Lachance, Montréal, Québec/Amérique, t. 1, 1995; t. 2, 1996; Chevalier de Lorimier, *Lettres d'un Patriote condamné à mort*, préface de Pierre Falardeau, Montréal, Comeau et Nadeau, 1996; Siméon Marchessault, *Lettres à Judith. Correspondance d'un patriote exilé*, éd. Georges Aubin, Sillery, Septentrion, 1996; François-Maurice Lepaillieur, *Journal d'un patriote exilé en Australie*, éd. Georges Aubin, Sillery, Septentrion, 1996; Amédée Papineau, *Journal d'un fils de la liberté*, éd. Georges Augin, Sillery, Septentrion, 1998; ainsi que de nombreuses traductions d'ouvrages anglais, dont on mentionnera: Elinor Kyte Senior, *Les Habits rouges et les Patriotes* (1985), Montréal, VLB éditeur, 1997 et une biographie romancée par Mary Soderstrom, *Robert Nelson, le médecin rebelle*, Montréal, L'Hexagone, 1999.

en passant par un présent dont il sera chargé d'animer et de mobiliser les désirs, les projets et les hantises.

Il s'agit ici, dans un premier temps, d'explorer les raisons et la logique de cette récupération du *Patriote* de 1837-38 au service du projet de l'indépendance en nous limitant au discours révolutionnaire de la décennie 60. Dans un deuxième temps, nous interrogeons la nature précise de cette récupération afin de découvrir quel *Patriote* sera réapproprié, voire construit, et ensuite offert pour la consommation au public québécois pendant les années précédant l'échec éclatant en octobre 1970 de la deuxième Rébellion violente au Québec. Nous entreprenons à cette fin une lecture de quelques textes exemplaires de cette décennie, dont principalement le numéro 37-38 de *Liberté*, paru en 1965, et dans lequel l'éditeur, Hubert Aquin, propose de profiter de la coïncidence de la numérotation « [...] qui porte en germe... son propre thème »³. Le document est exemplaire par le fait qu'il réunit un grand nombre de noms importants représentant des champs de compétences et d'intérêts variés : on y lit des contributions de Robert-Lionel Séguin, Fernand Ouellet, Hubert Aquin, Denys Arcand, Paul Chamberland, Jacques Godbout et Michèle Lalonde⁴. En plus, le numéro consigne de nombreux témoignages de l'époque 1837 et des poèmes thématiques la Rébellion.

Pourquoi le *Patriote*?

Le choix de cet héritage pour promouvoir la révolution indépendantiste est à la fois logique et curieux. Il est d'abord logique par sa singularité, l'histoire du Canada français ne proposant pas, dans la rubrique de la révolution armée, l'embarras du choix. Et les correspondances sont trop évidentes pour ne pas susciter la

3 Hubert Aquin, «Présentation», *Liberté* 37-38, vol. 7, nos 1-2, 1965. Toute référence aux articles provenant de ce numéro sera indiquée par *Liberté* 37-38, suivie de la page.

⁴ Nous tenons à signaler que nous passons sous silence pour les besoins de notre analyse les textes signés par les femmes et qui traitent du rôle de la «femme patriote». L'étude de ces textes s'inscrit dans un autre volet de notre recherche.

comparaison : la faiblesse des forces rebelles contre celles de l'ennemi; l'identité nationale des actants; l'injustice réelle ou perçue de la situation politique et sociale, tout concourt à favoriser une homologie entre les deux événements. Mais c'est un choix qui pourrait tout de même sembler curieux, dans la mesure où le modèle proposé est bien un échec, le révolutionnaire un défait, son avenir un gâchis : c'est quand même à cause de 1837 et ses suites que le Canadien français de 1960 se trouve, selon les théoriciens de l'époque, dans la position de colonisé, de dominé et donc de révolutionnaire. Donc, si le choix s'impose par une certaine nécessité historique, les conséquences ne sont pas insignifiantes pour ce qui est de la façon dont les actants de la Révolution tranquille envisageront leur position, leurs gestes et leur avenir.

La défaite de la Rébellion et des Patriotes constitue le problème le plus épineux en ce qui concerne l'adoption du passé comme modèle. On aura du mal à tirer des leçons révolutionnaires et militaires positives de la débâcle qui serait plutôt une leçon sur comment ne pas mener à bien la révolution. Aux prises avec un précédent incontournable mais destiné à une certaine négativité, les Patriotes des années 60 sont obligés, devant l'évidence historique, d'en effectuer une révision qui doit leur permettre d'en tirer des conséquences positives. S'il s'agit donc de réécrire l'histoire afin d'offrir aux Canadiens français un passé digne de la lutte en faveur de l'indépendance, la nécessité d'une telle révision s'était déjà fait sentir. Fernand Dumont recommande ainsi en 1958 :

Les tâches qui s'imposent à nous nous apparaissent alors plus clairement. Il faut qu'on nous donne une autre histoire qui ne nous apprenne pas seulement que nos pères ont été vaincus en 1760 et n'ont plus fait ensuite que défendre leur langue; une histoire qui nous les montre réclamant les libertés politiques en 1775 et en 1837 [...]. [C]'est que seul l'historien peut psychanalyser pour ainsi dire nos

LE PATRIOTE DE 1838-1838 À L'HEURE DE LA DÉCOLONISATION

consciences malheureuses, seul il peut fonder, en définitive, nos choix dans des fidélités⁵.

Nous verrons que ce double programme, refaire l'histoire et lui donner une fonction thérapeutique, sera pleinement réalisé par le discours révolutionnaire de la décennie qui suit.

L'intérêt de la Rébellion pour la conjoncture 1960 se justifiera, premièrement, par la perception d'une identité structurale et politique entre les deux moments. En fait, les discours révolutionnaires assimilent complètement les deux périodes selon la logique qu'au Québec, rien n'aurait changé depuis les Troubles. Comme le souligne l'ethnologue et historien Robert-Lionel Séguin : «En effet, de la pendaison ou de l'exil des Patriotes, de l'exécution de Louis Riel, des procès des membres du F.L.Q., il faut retenir que la seule liberté qui existe, ce n'est pas celle qu'on nous accorde, mais bien celle qu'on prend»⁶.

Jacques Godbout maintient cette vision des choses dans sa contribution à *Liberté*, qui se limite à une reproduction d'extraits du *Rapport* de Durham dans le but de montrer «l'actualité de ce rapport qui n'a pas vieilli (comme si rien ou presque n'avait changé au pays, ce qui implique bien sûr la faillite de la Confédération de 1867)»⁷. Godbout établit une comparaison directe entre le *Rapport Durham* et la Commission Laurendeau (qu'il n'analyse pas) dont les ressemblances viendraient du fait que les deux enquêteurs étaient, «[...] à peu de choses près, en face d'une situation identique qui est demeurée inchangée parce qu'on ne sut, ne voulut ou ne put appliquer les solutions que le Lord anglais proposait [...]»⁸, à savoir l'assimilation. Durham voyait bien qu'entre l'indépendance et

⁵ Fernand Dumont, «De quelques obstacles à la prise de conscience chez les Canadiens français», *Cité libre*, 19, janvier 1958, pp. 22-28 cité dans Yvan Lamonde et B. Pelletier, *Cité libre, une anthologie*, Montréal, Stanké, 1991, pp. 293-299; p. 299.

⁶ Robert-Lionel Séguin, *La Victoire de Saint-Denis*, Montréal, Parti pris, 1964, «Présentation».

⁷ Jacques Godbout, «La commission Durham-Laurendeau», *Liberté* 37-38, pp. 64-75; p. 64.

⁸ *Ibid.*, p. 72.

l'assimilation il n'y avait aucun compromis viable, et s'il choisit l'assimilation, c'était moins par racisme que par logique politique. L'échec fut dû au compromis qui menait à la Confédération. Conclusion : Laurendeau échouera là où ont échoué les pères de la Confédération, à savoir, par le biais d'un compromis dans une situation où s'impose plutôt un choix radical :

Monsieur Laurendeau (comme Lord Durham) arrive après une montée précise du nationalisme dans un pays qui n'a guère changé. C'est que la Commission royale récente n'est peut-être qu'une soupe ancienne servie à la moderne. Des troubles de 1837 aux bombes du F.L.Q. quel progrès réel?

Mais l'utilité que peut avoir cette histoire pour le présent est limitée par deux faiblesses qu'il s'agit de corriger. Non seulement les Québécois souffrent d'une ignorance profonde au sujet de leur passé mais cet état est maintenu par les mensonges véhiculés par l'histoire existante : voudrait-on savoir, la véritable connaissance serait bloquée par une histoire écrite par les vainqueurs, c'est-à-dire par leurs agents collaborateurs, le clergé. C'est l'argument proposé par Denys Arcand dans sa contribution à *Liberté* 37-38, intitulée «1837 à l'école». Arcand explique la nécessité de la révision historique souhaitée par Dumont et entreprise par *Liberté*. En rendant compte du discours sur la Rébellion dans une trentaine de manuels scolaires publiés entre 1841 et 1952, Arcand découvre les raisons très peu profondes de l'ignorance au sujet de cette histoire : premièrement, elle est d'origine entièrement cléricale et, deuxièmement, elle n'a pas évolué depuis 100 ans. Le profil de la Rébellion qu'il extrait des manuels se réduit à un petit nombre de constantes : de cause principalement administrative, elle ne touchait qu'une petite minorité du peuple. Luttant sans aucune chance de succès, les insurgés furent à la fois des fous et des courageux; les Anglais, eux, «[...] se sont conduits comme des êtres abjects»¹⁰; tandis que la conduite du clergé «[...] fut sage et avisée»¹¹. La Rébellion, déplorable en soi, aurait quand même eu son utilité

⁹ *Ibid.*, p. 75.

¹⁰ Denys Arcand, «1837 à l'école», *Liberté* 37-38, pp. 130-139; p. 134.

¹¹ *Ibid.*, p. 135.

historique, dans la mesure où elle aurait fait advenir la responsabilité ministérielle, paradoxe résumé dans l'inscription sur le monument dédié aux Patriotes : « Vaincus dans la lutte ils ont triomphé dans l'histoire »¹². L'histoire de la Rébellion, selon Arcand, ne serait pas seulement tendancieuse, mais aussi déficiente et touffue de contradictions et d'erreurs. Décidément, il est temps, en 1965, qu'une « pensée » aussi biaisée à l'origine et immobile depuis 100 ans soit revue et corrigée.

Mais s'il s'agit pour les « révolutionnaires » des années 60 de corriger l'histoire en la réécrivant, la Rébellion et le Patriote qu'ils construisent sont aussi particuliers que ceux dont ils contestent la légitimité. Des textes d'analyse, d'histoire et de récupération vont se multiplier pendant la décennie afin de familiariser les contemporains avec cette période de leur histoire et d'inscrire la nouvelle révolution dans une continuité historique d'où elle héritera d'une légitimité accrue. Devant l'ignorance historique des Québécois, ces textes se veulent explicitement pédagogiques et révolutionnaires, tel qu'annoncé par Robert-Lionel Séguin dans la préface à *La victoire de Saint-Denis* : « Ce petit livre est le premier d'une série que nous publierons pour que tous les Québécois, tirant les leçons des événements de leur histoire, entreprennent la dernière phase de leur libération »¹³.

Tel est aussi le but du numéro de *Liberté* 37-38 où, dans sa présentation, Hubert Aquin souligne non seulement l'ignorance collective des collaborateurs à la revue au sujet des événements, mais où il reprend le thème de la psychanalyse lancé par Dumont en caractérisant la Rébellion comme « [...] échec national singulièrement refoulé »¹⁴. La recherche entreprise par les contributeurs au numéro visait premièrement à corriger leur propre ignorance, qu'ils supposent forcément partagée par leurs lecteurs. Mais la connaissance historique est ici connaissance de soi, et Aquin lui attribue une fonction thérapeutique : l'ignorance historique serait fondée dans un « refus

¹² *Ibid.*, p. 137.

¹³ Robert-Lionel Séguin, *op. cit.*, « Avant-propos », s.p.

¹⁴ Hubert Aquin, « Présentation », *Liberté* 37-38, vol 7, nos 1-2, 1965, s.p.

inconscient» de «[...] regarder en face cette partie de nous-mêmes et ce fragment de notre passé, marqués au fer rouge de la défaite»¹⁵. Aquin présente le rapport entre 1837 et 1965 négativement : «Loin de nous d'établir une comparaison boiteuse entre la rébellion et le terrorisme»¹⁶. Pourtant, quelques articles établissent explicitement cette comparaison. Celui de Chamberland, intitulé «1837-1965», presque entièrement consacré à une justification politique des activités felquistes, commence par un rappel de 1837 qui met en opposition la «respectabilité» de la classe des Patriotes députés et le jugement de «déviant» porté contre les «terroristes» de 1963-64. L'histoire a donné raison aux Patriotes, selon Chamberland, du fait qu'ils aient passé aux armes dans un contexte où la violence aurait été «[...] l'unique moyen d'assurer le salut de la nation»¹⁷ : «Eux ils ne calculaient pas; ils n'avaient pas beaucoup de 'raisons' à offrir. Ils ne disputaient pas de formules : l'indépendance ou la mort, c'était net»¹⁸. Or, selon Chamberland : «[...] n'est-il pas vrai aussi que nous sommes à l'heure de la dernière chance? Et que des moyens «extrêmes» pourraient bien s'imposer un jour ou l'autre, les seuls?»¹⁹ Conclusion : «[...] il nous faut, après eux, faire le pas, et plus loin»²⁰.

Quel Patriote?

La version du Patriote privilégiée par les partisans de l'indépendance est conditionnée dans un premier temps par leur allégeance marxiste : ils se voient en train de préparer la révolution du peuple. Dès lors, c'est la figure du Patriote-habitant qui prendra toute la place, effaçant de la scène cet autre Patriote, incarné par Papineau : tribun, homme politique, orateur qui, de plus est, hérite d'une réputation ambiguë, quand elle n'est pas carrément négative²¹.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Paul Chamberland, «1837-1965», *Liberté* 37-38, pp. 50-63; p. 50.

¹⁸ *Ibid.*, p. 52.

¹⁹ *Ibid.*, p. 51.

²⁰ *Ibid.*, p. 52.

²¹ Le Patriote est un être bicéphale dont les deux têtes irréconciliables — celle de l'habitant et celle du tribun — se représentent de façon explicite dans la tradition

LE PATRIOTE DE 1838-1838 À L'HEURE DE LA DÉCOLONISATION

Papineau, héros ou traître, ne fait guère problème pour les indépendantistes de la Révolution tranquille dans la mesure où il est plus ou moins banni, traité en anti-Patriote²².

Une fois opérée l'équivalence entre 1837 et 1960, et celle entre le Patriote et l'habitant, il reste à contourner l'échec passé pour échapper à son emprise sur le présent. Trois trajets narratifs apparemment incompatibles seront mobilisés à cette fin : premièrement, les Patriotes vont être érigés en héros populaires dotés de toutes les forces et les convictions que l'on souhaiterait faire revivre dans le présent et qui seraient suffisantes à la victoire si les conditions militaires étaient bonnes. La défaite, dans cette version des événements, aurait été déterminée par une situation objective qui échappait au contrôle des Patriotes : le peuple, lui, s'est soulevé et son héroïsme consiste en ce seul fait. C'est la figure du héros vaincu.

Un deuxième traitement, beaucoup plus subtil, prétend regarder les choses en face et, en tenant compte des fautes et des faiblesses des Patriotes, les érige moins en héros qu'en victimes. Ici, la faute ne résiderait pas dans la situation objective : erreurs militaires, manque de stratégie appropriée aux conditions, faiblesse, fuite et trahison des

iconographique qui propose, d'une part, le «Vieux de 1837» dessiné par Henri Julien dans les années 1880, et d'autre part, les nombreux portraits de Papineau, dont celui par Napoléon Bourassa (1858). C'est bien l'habitant de Julien qui sera remémoré par les felquistes, et plus récemment par la réédition de Louis Fournier, *F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1998.

²² Une exception notable dont nous ne traiterons pas serait «l'Introduction» à la réédition de *Histoire de l'Insurrection au Canada* de Papineau, signée par Hubert Aquin (Montréal, Leméac, «Quebecana», 1968). Tout en soulignant le rôle joué par Papineau dans l'échec de la Rébellion, Aquin refuse de le condamner, lui attribuant un statut mythique et une réalité bien moins «ambiguë» que les «sauveurs de race» qui le suivront, à savoir, Lafontaine, Bourassa et Laurier : «Jamais Papineau n'a collaboré avec les Anglais, jamais il n'a vendu ses compatriotes en échange de quelques dérisoires concessions pancanadiennes.» (Hubert Aquin, «Introduction», *Histoire de l'Insurrection au Canada* dans *Mélanges littéraires II*, Montréal, Bibliothèque québécoise, édition critique établie par Jacinthe Martel, 1995, p. 227). La position d'Aquin s'explique, d'une part, par l'opposition qu'il établira dans le texte entre le Patriote Papineau et Sabrevois de Bleury, *chouyan* et auteur de la «Réfutation de l'écrit de Louis-Joseph Papineau»; et, d'autre part, sans doute, par la personne et la position mêmes d'Aquin. D'une génération plus vieille que les Chamberland et les Bergeron, il sera moins attaché à l'idéologie marxiste et, selon sa propre mythologie, plutôt apparenté au tribun qu'au peuple.

leaders sont à tour de rôle évoqués et rejetés en faveur d'une raison plus profonde, celle de la psychologie des actants. Comprendre cette psychologie pour s'en débarrasser serait la meilleure façon d'éviter une deuxième défaite. Dans ce scénario, le peuple s'est soulevé mais en victime dont il s'agit d'analyser et de comprendre la structure mentale, voire la psychose.

Et, troisièmement, il y aurait le **Patriote innocent**, celui qui, sans trop le vouloir, serait entraîné dans un mouvement de foule qu'il n'aurait ni voulu ni compris. Variante matérialiste sur la thèse du Patriote-victime-de-sa-propre-psychologie, le Patriote innocent serait plutôt victime d'une situation historique qui le dépassait : c'est un aveugle dont le peu de compréhension des véritables enjeux de la situation destine ses meilleurs efforts à l'échec; ou bien un dupe qui, en plus de souffrir d'une cécité historique, devient victime d'une trahison de la part de la classe dirigeante. J'appelle cette dernière représentation le **Patriote-malgré-lui**. Dans ce scénario, le peuple, contre toute attente, ne s'est effectivement pas soulevé.

Le héros vaincu

Cette figure, en filiation directe avec le mythe de David et Goliath, n'a guère besoin d'une élaboration sophistiquée pour résonner d'un héroïsme tout archétypal. L'allégeance marxisante des indépendantistes exige que la révolution de 1837, comme celle de 1960, soit une révolution du peuple, pour le peuple et surtout **par** le peuple. Mais le problème structural auquel font face les révolutionnaires, en 1960 comme en 1837, c'est que le peuple est dur à convaincre, ne saisit pas nécessairement les enjeux idéologiques et politiques de la révolution, et ne partage surtout pas la conviction que la violence est nécessaire à la libération nationale. L'historien Fernand Ouellet est univoque sur ce point : «Si la préméditation ne fait pas de doute, il n'en est pas ainsi de l'origine populaire du

LE PATRIOTE DE 1838-1838 À L'HEURE DE LA DÉCOLONISATION

mouvement. Celui-ci a germé au sein de la haute direction du **parti patriote**»²³.

Face à ces réalités, l'exemple de 1837 sert à renforcer chez «le peuple» de 1960 la nécessité de passer à l'acte. Si les Patriotes avaient raison en 1837 (fait acquis dans le discours révolutionnaire) ils l'ont d'autant plus en 1960, les cent trente ans intervenant ayant aggravé et accumulé les torts. Tel est l'avis de Pierre Vallières qui, dans le survol historique qui ouvre *Nègres blancs d'Amérique* (1968), constate :

En 1837 et 1838, le peuple se souleva sans en demander au chef la permission. Le Chef, Papineau, s'enfuit aux Etats-Unis avec ses principaux collaborateurs. Les Habitants durent affronter seuls et pratiquement sans armes, les soldats anglais. Après avoir opposé à la farouche contre-offensive anglaise une résistance héroïque et désespérée, ils furent écrasés et massacrés²⁴.

Vallières envisage, sans doute avec justesse, trois classes de Patriotes : le peuple, voire le vrai; la (petite) bourgeoisie; et la classe politique. Ces deux derniers, liés par des intérêts communs qui excluaient ceux du peuple, ne voulaient effectivement pas de véritable révolution populaire qui aurait menacé le pouvoir économique et politique qu'ils convoitaient. Dans ce scénario, la Rébellion s'inscrit dans une lutte des classes qui reflète en tous points celle dont on fait l'analyse pendant les années 60. Les classes dirigeantes, poursuivant leurs seuls intérêts, auraient exploité le mécontentement du peuple qui «s'était laissé 'avoir'»²⁵. Ici on voit pointer la figure du Patriote malgré-lui, l'innocent, sur laquelle on reviendra.

Dans *Le Petit Manuel d'histoire du Québec*, Léandre Bergeron fournit un exemple classique du Patriote héros vaincu. Sa ré-écriture

²³ Fernand Ouellet, «Les insurrections de 1837-38 : un phénomène social», dans Fernand Ouellet [éd.], *Éléments d'histoire sociale du Bas Canada*, Montréal, Hurtubise HMH, 1972, p. 355.

²⁴ Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Québec/Amérique, 1979, pp. 45-46.

²⁵ *Ibid.*, p. 46.

marxiste de l'histoire vise à démontrer la continuité de l'oppression des Canadiens français et la logique révolutionnaire qui en ressort pour le présent. Puisqu'il destine son histoire au peuple québécois, qu'il définit d'emblée comme colonisé, son but sera pédagogique : «Pour changer notre situation, il faut bien la connaître. Pour bien la connaître, il faut analyser les forces historiques qui l'ont amenée»²⁶.

Chez Bergeron, il n'y a aucun doute que la Rébellion fût une révolution du **peuple**, actant dont le nom seul, dans ce discours, lui revêt d'un statut héroïque : «Le peuple a compris que seule la révolution armée peut libérer le peuple québécois du colonialisme anglais»²⁷. Supprimant allégrement la distance socio-économique qui sépare les Habitants du prolétariat urbain du 20ème siècle, Bergeron découvre chez les premiers des ouvriers opprimés, motivés, bien avant Marx, par l'idéologie de la lutte des classes. Il leur prête ses/ces mots :

Nous sommes opprimés par une classe d'exploiteurs anglais et leurs valets, les seigneurs et le clergé. Cette classe se sert de l'armée pour maintenir sa domination sur le peuple québécois. La seule façon de renverser la classe d'opresseurs est la lutte armée. Aux armes, Patriotes²⁸.

Selon Bergeron, les Habitants étaient tous des Patriotes, et les Patriotes voulaient tous le conflit armé. Leur héroïsme vient donc non seulement du désespoir de leur cause, mais de sa justesse sociale. Papineau, par contre, est un bourgeois qui «[...] ne veut pas vraiment une révolution qui amènerait l'habitant au pouvoir»²⁹. Il est explicitement accusé de «[...] trahison [...] à la cause du peuple québécois [...]»³⁰.

²⁶ Léandre Bergeron, *Le Petit Manuel d'histoire du Québec*, Montréal, Éditions québécoises, 5e éd., 1971, p. 5.

²⁷ *Ibid.*, p. 94.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 95.

³⁰ *Ibid.*



Henri Julien, «Un vieux de '37».
Tiré de *Album*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1916, p. 186.

Si l'histoire de Bergeron affiche un manque de sérieux flagrant et des distorsions évidentes, tout autre est le discours de Séguin dans la petite brochure décrivant la victoire de Saint-Denis dont nous en avons déjà cité la préface. Le texte se présente comme travail historique sérieux, comportant les noms des actants, leurs professions, les détails militaires, des notes en bas de page citant sources, qui communiquent tous la véracité et l'objectivité des données. Mais puisque le lectorat visé est «tous les Québécois»³¹, qui ne sont pas tous également férus de l'analyse historique, il entreprend de dramatiser et de personnaliser le récit en évitant, autant que faire se peut, de tomber tout à fait dans le genre du roman d'aventure. Sa description mouvementée de l'unique victoire des Patriotes qui se sont «noblement et farouchement» dressés contre leur ennemi, se termine par un rappel au présent : «Mais la victoire militaire n'est pas leur unique gloire. Il y a cent trente ans, les patriotes de Saint-Denis nous indiquaient le chemin de la dignité et de la liberté. Semence féconde dont nous récoltons aujourd'hui les fruits»³². S'érigeant en historien de l'aspect militaire de la révolte, Séguin contribue à *Liberté* un article intitulé «Les Patriotes étaient-ils bien armés?» où il souligne à nouveau l'héroïsme dans la défaite du Patriote :

Le rideau tombe sur l'héroïque époque de 1837-38. Militairement parlant, les Patriotes ne sont pas en mesure de livrer victorieusement bataille aux troupes de la jeune reine Victoria. Devait-on recourir aux armes en pareille circonstance? Les opprimés entendent rarement la voix de la raison. Avec des effectifs numériquement inférieurs et un armement souvent désuet, les insurgés remportent néanmoins des succès, notamment à Saint-Denis, où ils battent des troupes régulières commandées par un officier qui a vu le feu à Waterloo. Retenons que l'insurrection est une première prise de conscience canadienne-française et que les Patriotes, vêtus d'étoffe «du pays», sont entrés à jamais

³¹ Robert-Lionel Séguin, *op. cit.*, «Avant-propos», s.p.

³² *Ibid.*, p. 45.

dans l'histoire. Seuls, les médiocres et les soumis sont voués à l'oubli³³.

La brochure consacrée à Saint-Denis nous permet d'identifier l'un des éléments principaux de la figure du Patriote populaire sous son déguisement de héros : c'est le fait qu'il soit armé d'un fusil de chasse, pourtant détourné de ses fins habituelles. En fait, l'un des éléments déterminants de cette figure est la récupération d'un rôle qui, en 1837, n'appartenait déjà plus à l'Habitant : renonçant à son métier d'agriculteur ou de chasseur, l'Habitant armé exerce une fonction militaire qui représente, du moins pour les révisionnistes des années 60, un retour à un passé plus hardi, voire glorieux, celui d'un régime français qui privilégiait les vocations de coureur de bois et de militaire chez les Habitants³⁴. Si c'est à la suite de la défaite, de l'Union et éventuellement de la Confédération que le conservatisme catholique vouera les Canadiens à une destinée axée sur la faux plutôt que sur le fusil, redonner à l'Habitant, en 1960, un fusil de guerrier lui permet de récupérer sa nature «originelle», celle que l'histoire de la domination anglaise lui aurait soutirée. Dans cette perspective, le Patriote héros exercerait un talent militaire indéniable, acquis grâce à son activité de chasseur. Selon Séguin :

[...] les francs-tireurs patriotes ratent rarement la cible. [...] Joseph Courtemanche, vieux chasseur vivant de son fusil, culbute son soldat à chaque coup [...]. Le docteur Allaire, de Saint-Antoine, et son frère Pierre, ne perdent jamais une balle [...]"³⁵.

Pourtant, si le talent y est, la stratégie n'y est pas : Bergeron, par exemple, se permet de critiquer le manque de stratégie militaire des

³³ Robert-Lionel Séguin, «Les patriotes étaient-ils bien armés?», *Liberté* 37-38, pp. 18-32; p. 32.

³⁴ Sur «la propension guerrière» de l'Habitant de la Nouvelle France, type hybride de fermier-guerrier, et son rapport avec le mythe romain de Cincinnatus, héros populaire «issu tout armé de la terre», voir Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*, Montréal, L'Hexagone, 1987, pp. 261-272.

³⁵ Robert-Lionel Séguin, *op. cit.*, pp. 30-31.

Patriotes qui pensent à faire la guerre «à la Napoléon» au lieu de sortir

[...] des villages, se fond[re] dans le décor et harc[eler] systématiquement, petits coups durs et cuisants, la troupe colonialiste pour la démoraliser, la décimer, la détruire. Un an de guérilla contre les colonialistes anglais et le Québec se libérerait du colonialisme et de l'impérialisme britanniques³⁶.

La critique n'est pas nouvelle. Lionel Groulx dira : «Mal enfermés dans des camps improvisés, ils y attendent gauchement l'ennemi, quand ils auraient pu lui faire la petite guerre, le harceler sur les routes»³⁷. Mais Bergeron constate l'erreur sans en tirer d'autres conclusions que de souhaiter que les combattants aient agi autrement. Jacques Folch(-Ribas), dans *Liberté*, prenant le rôle d'un journaliste témoin des événements, réitère la critique, en soulignant aussi le fait que les tactiques des Patriotes les avaient «[...] coupé[s] de tout secours que [leur] aurait pu apporter l'habitant [...]»³⁸, thèse qui contredit quelque peu celle du soulèvement massif chez ce dernier. Hubert Aquin, pour sa part, poussera plus loin l'analyse des fautes stratégiques. On y reviendra.

Le héros-vaincu est engagé dans une lutte pour la vie dont les seules issues sont la liberté ou la mort. A la veille de son exécution en 1839, Chevalier de Lorimier se voit en train d'« [...] expier[r] sur le gibet des actions qui ont immortalisé d'autres hommes plus heureux»³⁹. Sa défaite — «[...] le sang et les larmes versées sur l'autel

³⁶ Léandre Bergeron, *op. cit.*, p. 96.

³⁷ Lionel Groulx, *Histoire du Canada français*, t. II, Montréal, Fides, 1966, p. 163. Nous citons d'après Hubert Aquin qui invoque l'autorité de Groulx pour sa propre démonstration dans «L'art de la défaite : considérations stylistiques», *Liberté* 37-38, pp. 33-41. Afin de faciliter la consultation, nous citons l'édition de cet essai dans Hubert Aquin, *Mélanges littéraires II*, édition critique établie par Jacinthe Martel, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1995, pp. 131-144; p. 136.

³⁸ Jacques Folch, «Il y a toujours un journaliste», *Liberté* 37-38, pp. 3-17; p. 11.

³⁹ Chevalier de Lorimier, «Testament politique écrit la veille de son exécution» dans Andrée Ferretti et Gaston Miron [éd.], *Les Grands Textes indépendantistes*, Montréal, L'Hexagone, 1992, pp. 65-67; p. 66.

de la liberté [...]»⁴⁰ — n'est pas un échec mais un martyr dont la destinée est de faire «[...] renaître le bonheur et la liberté sur le Saint-Laurent»⁴¹. Le héros vaincu procède de ce martyr, comme le révolutionnaire de 1960 de cette destinée.

Le Patriote victime

Bien plus intéressante, et plus révélatrice à notre sens, est une catégorie de discours qui reconnaît la négativité fondamentale du modèle et qui exploite sa valeur thérapeutique, visant à en tirer moins des leçons de courage et de stratégie militaire qu'une meilleure compréhension des actants, c'est-à-dire des Québécois en marche vers l'indépendance. Cette analyse partage avec celle précédemment déployée la tendance à assimiler le Canadien de 1837 et le Québécois de 1960 et à attribuer à chacun les mêmes motivations et soucis et la même psychologie, bien qu'ici, le legs soit vu en termes plutôt négatifs et comme faiblesse atavique à corriger.

Pour comprendre cette figure, il convient de rappeler qu'en plus d'être voués à la pensée marxiste, les révolutionnaires étaient profondément marqués par la théorie de la décolonisation élaborée par Albert Memmi, Jacques Berque et Franz Fanon. C'est fondamentalement à travers leurs analyses de la structure et des effets de la colonisation que les intellectuels indépendantistes comprenaient leur situation et, ce qui plus est, leur histoire. Le Québécois n'est pas seulement colonisé dans le présent, il l'était dans le passé et c'est par le dévoilement de sa condition de colonisé que l'on peut détourner l'échec ou, du moins, le transformer en leçon, non pas de stratégie militaire, mais de morale politique. Ici, comme chez Bergeron, les Patriotes sont considérés comme des colonisés; mais à la différence de Bergeron, ils ne le savaient pas. Ayant intériorisé l'état d'infériorité que leur proposait le colonisateur, ils ne faisaient, par leur échec, que se conformer à l'image que l'autre projetait sur eux, et à laquelle tout colonisé dans le stade pré-révolutionnaire ne peut éviter de

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*

succomber. Dans ce sens, la révolution, la véritable, n'a pas eu lieu : les Patriotes, du moins le segment populaire que les marxissants privilégient comme sujet révolutionnaire, ne peuvent pas avoir fait la révolution faute d'avoir accédé à la conscience de leur oppression, conscience nécessaire pour convertir la fatalité de l'échec en victoire.

Dans *Le Colonialisme au Québec*, André d'Allemagne rattache l'histoire contemporaine qui est son objet directement à un colonialisme historique. Remontant dans son introduction à 1837, il explique «l'effet démoralisateur» de cette deuxième défaite et constate que, par elle, le «[...] peuple canadien-français acquit [...] un profond sentiment d'infériorité, concluant que la force serait toujours contre lui»⁴². C'est Hubert Aquin qui poursuivra en détail cette analyse⁴³. Pourtant, selon lui, un sentiment d'infériorité ne serait pas la conséquence mais plutôt la cause de la défaite, par laquelle les Patriotes ne faisaient que réaliser leur propre «être-pour-la-défaite», lui-même conséquence du complexe du colonisé. Comprendre sa colonisation et les mécanismes psychologiques qu'elle déclenche est essentiel à la libération. La nouvelle révolution réussira dans la mesure où les actants verront clair dans leur propre situation et pourront mesurer le véritable degré de leur impuissance, celle conditionnée historiquement non pas par la défaite elle-même, mais par la fatalité de la colonisation.

Cette analyse, qui disculpe les Patriotes en leur attribuant l'ignorance de leur position, est plus efficace que celle d'un Séguin ou d'un Bergeron dans la mesure où elle propose de faire avancer le peuple en lui expliquant le mécanisme de sa négativité : la maladie une fois comprise, la guérison peut avoir lieu. Ce qui plus est, elle permet d'expliquer l'inexplicable sur le plan militaire : pourquoi, suite à la victoire à Saint-Denis, les Patriotes ont adopté le style de guerre de l'ennemi qui, devant l'évidence de leur faiblesse militaire, était destiné à l'échec. Selon Aquin, les Patriotes ont renoncé à la guérilla en faveur de la bataille rangée en raison de leur complexe de

⁴² André d'Allemagne, *Le Colonialisme au Québec*, Montréal, Editions R.-B., 1966, p. 20.

⁴³ Hubert Aquin, «L'art de la défaite : considérations stylistiques», *Liberté* 37-38, pp. 33-41.

LE PATRIOTE DE 1838-1838 À L'HEURE DE LA DÉCOLONISATION

colonisé qui conditionne l'imitation ou le mimétisme du colonisateur pour assurer chez le colonisé le maintien de son statut d'inférieur :

En bons colonisés, les Patriotes jouent à l'intérieur des lignes blanches et se comportent, avec une politesse de désespérés, en parfaits gentlemen [...] [O]n perd, mais il n'y a pas de surprise à se faire battre. C'était connu d'avance, presque désiré⁴⁴.

La faute militaire devient complexe psychologique, pointant à l'inévitabilité de l'échec chez le colonisé qui ne se reconnaît pas. Aquin a une conscience aigüe des conséquences du modèle négatif :

Ce qui m'afflige encore plus c'est que leur aventure ratée avec insistance véhicule, de génération en génération, l'image du héros vaincu : certains peuples vénèrent un soldat inconnu, nous, nous n'avons pas le choix : c'est un soldat défait et célèbre que nous vénérons, un combattant dont la tristesse incroyable continue d'opérer en nous, comme une force d'inertie. Ce n'est pas une petite affaire, à ce moment-là, d'entreprendre une révolution nationale que nos ancêtres ont si parfaitement ratée⁴⁵.

Tout l'effort d'Aquin, comme celui de Bergeron d'ailleurs, ira dans le sens de dévoiler à ses compatriotes le mécanisme de la colonisation et l'inévitabilité d'un échec à venir si la prise de conscience de sa colonisation n'a pas lieu. Chez Vallières, on retrouve la même conclusion : « Nous ne sommes plus en 1837 et nous en avons soupé des Louis-Joseph Papineau ! Les Papineau de 1967 nous écoeurent autant que celui de 1837 »⁴⁶. Le « nous » ici désigne uniquement, paraît-il, les révolutionnaires de 1960, ceux à qui la leçon de 1837 aurait enseigné l'écoeurement profond, préalable essentiel à la véritable révolution populaire.

⁴⁴ Hubert Aquin, « L'art de la défaite : considérations stylistiques » dans *Mélanges littéraires II*, 1995, p. 136.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 138.

⁴⁶ Pierre Vallières, *op. cit.*, p. 279.

1) Le Patriote-malgré-lui

Enfin, un troisième type de discours peut être décelé. C'est celui qui poursuit la théorie de la victimisation jusqu'à enlever à l'Habitant toute responsabilité et même tout désir pour le soulèvement armé : c'est que le peuple s'est fait avoir. Appelé à jouer un rôle qu'il n'a pas cherché et n'a pas voulu, l'habitant révolutionnaire est en quelque sorte un oxymore. Selon l'historien Fernand Ouellet : «Il faut être naïf pour croire que l'habitant pouvait être sensible aux principes constitutionnels, au libéralisme et aux idéaux démocratiques»⁴⁷. S'il a bien lutté et montré le courage nécessaire, c'était plutôt pour la protection de ses biens et des siens, de son village et de son lopin de terre, que pour des intérêts de classe, de nation ou en faveur des principes démocratiques. Mobilisé par une élite qui ne s'intéressait qu'à ses propres avantages et dont il est dépendant, le peuple aurait été «manipulé» et ensuite abandonné par ses chefs, déserteurs ou incompetents, dont fait partie, en premier lieu, Papineau : «Quoi qu'il en soit sa conduite étrange fut un facteur décisif dans l'échec du mouvement insurrectionnel»⁴⁸.

Ouellet analyse la Rébellion principalement comme un phénomène socio-économique : elle aurait été une «révolution de la misère», cette misère qui touchait une grande partie de la société tant commerciale et professionnelle qu'agricole. Il négocie une voie délicate, voulant, d'une part, défendre la thèse de la participation massive et enthousiaste du peuple mais, d'autre part, le disculper de toute responsabilité dans la défaite en culpabilisant les élites politiques et les chefs militaires : «Ne serions-nous pas en présence d'un cas de spoliation idéologique par des élites intéressées à utiliser les forces populaires à leur profit? Plus exactement il faudrait parler de manipulation de la masse par certaines élites»⁴⁹. Chez Ouellet, tout comme chez Vallières, le peuple se serait fait avoir par la classe

⁴⁷ Fernand Ouellet, «Le clergé et l'échec des insurrections de 1837-38», *Liberté* 37-38, p. 46.

⁴⁸ Fernand Ouellet, *op. cit.*, p. 376.

⁴⁹ *Ibid.*, pp. 363-364.

LE PATRIOTE DE 1838-1838 À L'HEURE DE LA DÉCOLONISATION

dirigeante qui ne visait que ses propres intérêts, ceux-ci étant foncièrement conservateurs et en contradiction avec ceux des Habitants : «Malgré certains aspects authentiques, ce libéralisme et cet idéal démocratique demeurèrent au premier chef un instrument servant à justifier la conquête du pouvoir politique au seul profit des professions libérales»⁵⁰. Ensuite, la trahison des chefs, dont celle de Papineau ne sera que la plus criante, menait directement à l'échec sur le plan militaire :

Ces soulèvements avaient donc des racines assez solides dans la masse. Ils n'ont pas échoué faute de motivations suffisantes dans les milieux populaires ou par pénurie de fusils [...]. Le problème se situe d'abord au niveau de la qualité du leadership fourni par les élites qui encadraient le mouvement insurrectionnel⁵¹.

Ouellet va aller jusqu'à attribuer le succès de Saint-Denis directement à Wolfred Nelson, et la forte résistance à St-Eustache au colonel Chénier, deux exemples d'un leadership compétent et authentique qui, aux yeux de l'auteur, revêteraient un caractère tout à fait exceptionnel. En fin de compte : «Ces énormes rassemblements de paysans, incapables de se mouvoir vraiment, étaient plutôt le fruit de l'instinct grégaire que d'une véritable stratégie»⁵².

Dans *La Question du Québec* (1969), Marcel Rioux critique l'analyse de Ouellet en considérant le fait qu'elle ne tient pas compte de ce qui est, pour lui, l'élément primordial, à savoir, la situation coloniale des Canadiens français :

On peut déplorer que les masses populaires, au lieu de faire la révolution démocratique ou socialiste, suive sa bourgeoisie nationale qui, elle, en représentant la nation, défend aussi ses intérêts de classe, mais on ne peut oublier qu'en face d'elle il y a une autre bourgeoisie qui, elle, défend

⁵⁰ *Ibid.*, p. 371.

⁵¹ *Ibid.*, p. 367.

⁵² *Ibid.*, p. 375.

ses intérêts de classe et, en même temps, l'intérêt de l'Empire britannique⁵³.

De tendance plutôt fédéraliste, Ouellet refuse effectivement la thèse de la colonisation et prétend que les problèmes sociaux et économiques du Bas-Canada ne tenaient aucunement de la situation coloniale, mais de la nécessité de réformes sociales, agricoles, éducatives et économiques qui, pour se réaliser, n'avaient nullement besoin d'«[...] une séparation de l'Empire britannique ou même [d']une autonomie très large»⁵⁴.

Mais, selon Rioux, ignorer la colonisation comme cause profonde des malheurs des Canadiens est la tache aveugle qui empêche la compréhension et de 1837 et de 1960. Sur ce point non plus, la situation du Québec n'aurait guère changé : «La conjoncture que décrit Ouellet, au moment des insurrections de 1837-38, va demeurer largement celle que nous retrouvons encore aujourd'hui; elle est décrite de la même façon par le libéral Trudeau»⁵⁵. C'est-à-dire que, de part et d'autre, la réalité de la colonisation comme cause principale des malheurs des Canadiens français est autant incontournable qu'elle est systématiquement refoulée.

La thèse de la manipulation idéologique, comme celle de la colonisation, va disculper le peuple d'une tare historique qui est celle d'avoir renoncé, à la suite des événements, à l'authenticité de sa participation à la lutte : des renonciations et des dénonciations vont pleuvoir, prétextant une participation basée sur la coercition ou l'ignorance, et infirmant la thèse de la révolution populaire. Papineau serait parmi les premiers à nier la volonté de recourir aux armes, position qui, si elle revêt chez lui une certaine consistance, va le séparer profondément des plus radicaux et sceller sa réputation de traître. Selon Papineau, en 1839,

[...] aucun de nous n'avait préparé, voulu ou même prévu, la résistance armée. Mais le gouvernement anglais

⁵³ Marcel Rioux, *La Question du Québec*, Montréal, Typo, 1987, p. 78.

⁵⁴ Fernand Ouellet, *op. cit.*, 1962, p. 100.

⁵⁵ Marcel Rioux, *op. cit.*, p. 79.

avait résolu de ravir à la Province son revenu, son système représentatif [...]. [C]'est de lui qu'est venue la provocation [...].

Ce n'est pas que l'insurrection n'eût été légitime, mais nous avons résolu de n'y pas recourir encore⁵⁶.

Cette logique, qui disculpe les Patriotes de l'action violente en leur attribuant une seule volonté d'autodéfense dans une situation d'agression, aura la vie longue : «Le Front de libération du Québec n'est pas un mouvement d'agression, mais la réponse à une agression, celle organisée par la haute finance, par l'entremise des marionnettes des gouvernements fédéral et provincial [...]»⁵⁷. La lutte armée s'impose en 1960 comme elle s'imposait en 1837 et pour les mêmes raisons : c'est que les gouvernements oppresseurs auraient contraint les Patriotes de chaque époque à cette seule issue. Si, militairement parlant, l'affaire 1837-38 était classée dès le début, c'est que l'aspect proprement militaire de la Rébellion était une erreur monumentale de l'histoire dans laquelle il n'y avait qu'un seul actant dans le rôle d'agresseur, le gouvernement impérial.

Les conséquences de cette fatalité sont nombreuses. Tout d'abord, elle présente un scénario où non seulement le défait devient victime, mais où le faible contre le fort — l'insurgé défavorisé s'élevant contre l'opresseur dans un acte d'héroïsme dont la beauté réside dans sa fatalité — n'est pas, finalement, celui qui est retenu. C'est plutôt que les Patriotes, voire les Habitants transformés en guerriers, auraient lutté non seulement contre tout bon sens mais contre leur propre volonté. Innocents d'un vouloir-se-révolter, ils le seraient également de la défaite qui les a terrassés. La rébellion — forcée par le gouvernement, encouragée par certains chefs politiques et trahie par d'autres — aurait été un acte manqué dans la mesure où elle n'avait pas été voulue et préparée par les premiers intéressés, c'est-à-dire, le peuple, et encore moins par leur Chef. Tenu par un

⁵⁶ Louis-Joseph Papineau, «Histoire de l'insurrection du Canada en réfutation du rapport de lord Durham (1839) dans Andrée Ferretti et Gaston Miron [éd.], *op. cit.*, pp. 72-79; pp. 73-74.

⁵⁷ «Manifeste du F.L.Q.», in Andrée Ferretti et Gaston Miron [éd.], *op. cit.*, pp. 183-184.

historien professionnel, chiffres à l'appui, ce discours aura un certain poids : les conséquences en sont, premièrement, que la Rébellion ne devait jamais avoir eu lieu. De là, il n'y a qu'un pas pour conclure que la défaite n'en est pas une parce que la Rébellion, la vraie, n'a jamais eu lieu; le peuple, en fait, ne s'est pas soulevé. L'aurait-il fait, l'issue aurait été tout autre. Ouellet avait déjà conclu en 1962 : «En réalité, l'explosion de 1837 n'était pas l'expression de la vitalité intense de la société canadienne-française»⁵⁸. Dans ce sens, la révolution qui se prépare au courant des années 60 se veut la réalisation, la seule, d'un projet de libération qui n'a pas échoué, mais qui est tout simplement demeuré inachevé. Dans cette perspective, les Patriotes des années 60 prolongent le combat de ceux de 1837-38 dans une continuité qui n'admet pas l'interruption provoquée par la défaite.

Dans ce scénario, la contemporanéité établie entre les deux périodes, doublée de l'effacement de la défaite en faveur d'une révolution inachevée, permettrait d'évacuer la logique paradigmatique qu'instaure le rapport de filiation (père/fils) qui contraint à la répétition et à l'identité, en faveur d'une logique syntagmatique de contiguïté et ainsi de différence. Entre les Patriotes de 1837-38 et ceux des années 60 s'établirait plutôt un rapport de fraternité, activé par la métaphore du chasseur et destiné à faire des Patriotes des années 60 non pas des fils déçus de pères qui ont échoué, mais plutôt des frères chasseurs engagés dans une lutte continue dont l'issue reste toujours à déterminer.

Or pour Pierre Vallières, les événements d'octobre 1970 donneront plutôt raison à Aquin en s'insérant dans un destin d'échec vécu et assumé comme don ancestral :

1837... 1970 : quelle persévérance collective dans l'échec inconsciemment prémédité! Les révolutionnaires québécois seraient-ils donc incapables de stratégie? La plus grande cause du monde à défendre, celle de la liberté et de la

⁵⁸ *Op. cit.*, 1962, p. 100.

dignité, personnelles et collectives, ne méritait-elle pas mieux que l'improvisation permanente et la propension à l'échec?⁵⁹.

C'est donc que le modèle de la filiation l'emportera sur celui de la fraternité, permettant au discours révolutionnaire d'expliquer l'échec à venir en en faisant la répétition d'un destin atavique qui échappe à la volonté des actants. Ainsi programmée par le passé, l'issue de la révolution violente ne peut que prendre sa place dans une histoire écrite d'avance, toujours selon l'expression d'Hubert Aquin. Tout comme la victoire à Saint-Denis tient lieu d'exception quasi-miraculeuse dans le déroulement d'une affaire que le seul bon sens permettait d'en prédire la fin, une issue victorieuse de la Révolution indépendantiste revêt le statut d'un détournement inconcevable du cours prévisible de l'histoire. Les révolutionnaires des années 60 avaient-ils «prémédité» leur destin de fils déçus en adoptant la figure du Patriote comme modèle et précurseur? On ne saurait l'affirmer. Mais dès qu'on envisage les Patriotes et la Rébellion de 1837-38 comme précurseur de la révolution à venir, ne serait-ce que sous une lumière négative, on ne peut éviter, semble-t-il, de tomber sous le joug d'un certain fatalisme, voire d'un fatalisme certain. Le recours à l'histoire permet non seulement d'envisager l'échec en termes concrets, mais encore d'en comprendre les raisons, voire même la nécessité, avant même qu'il ait lieu. Et, par le fait même, de s'en disculper.

⁵⁹ Pierre Vallières, *Les Héritiers de Papineau*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, p. 179.